

1. JAZZ BAR « LA PLUME AU VENT » – INT. NUIT

*Générique : (1950) Nous sommes dans un bar de jazz où on fête la St Sylvestre. On s’amuse, on fume, on boit, on flirte, on swingue au rythme du petit orchestre, à l’instar de **MARCEL**, critique de cinéma: quarante ans, fine moustache et petites lunettes cerclées de métal, il est l’ami du solitaire au regard lunaire qui boit un verre au bar, notre héros...*

LE ROMANCIER MARTIN

*... A y regarder de plus près, on voit que le regard de **MARTIN** balaye ce monde hétéroclite de la nuit du réveillon. Il se pose sur une table où deux couples de riches bourgeois sexagénaires tranchent avec l’âge moyen. Martin semble particulièrement fasciné par cette femme « encore belle » qui tente de masquer les traces de l’âge sous le fard. Pour l’instant, on l’appellera **L’INCONNUE**. Autant les autres ont l’air de s’amuser, autant elle semble s’ennuyer.*

LE BOURGEOIS

... Et celle de celui qui croyait être un balai et aurait voulu que sa concierge l’eût en main à chaque instant ?

Le mari de l’inconnue s’esclaffe, pas elle qui semble avoir le champagne un peu nostalgique, et soupire.

L’INCONNUE

Moi, je croyais être éternellement jeune... Et j’aurais voulu l’être toujours.

LE MARI DE L’INCONNUE

C’est trop cruel... Les femmes ne devraient jamais vieillir.

Les deux femmes échangent un regard.

LA BOURGEOISE

Allons nous repoudrer le nez avant la nouvelle année.

L’orchestre fait une pause. Les deux femmes quittent la table laissant leurs maris.

Marcel, qui a rejoint Martin au bar, suit son regard sur l’inconnue qui passe devant le bar.

LA BOURGEOISE

Vous avez entendu parler du célèbre docteur Aymé?
Un magicien, paraît-il. Il vous redonne une deuxième
jeunesse...

L'INCONNUE

A des prix vertigineux ! Et je n'ai pas encore hérité...
Pour ça, il faudrait un petit coup de pouce du destin.

LA BOURGEOISE

Ça ne coûte rien de rêver... Et ça va être le moment de
faire des vœux !

*Elles échangent un petit rire de connivence très féminin, avant de s'engouffrer
dans les toilettes des dames.*

Au bar, Marcel n'en revient pas.

MARCEL

Une revenante ! Amandine Godard... ça ne te dit rien ?

MARTIN

Vaguement.

MARCEL

Pas une grande comédienne, mais dans les années
trente, c'était une bombe !

MARTIN

Tu es sûr que c'est elle ?

MARCEL

Quand j'ai débuté à Cinémonde, j'avais sa photo sur
le mur !

*L'orchestre commence le compte à rebours des 12 coups de minuit. Les deux
femmes refont leur apparition. Marcel, grand séducteur, en profite pour
cueillir l'inconnue et lui faire un baisemain.*

*Le regard fixe, comme halluciné de Martin, devient soudain une « bulle »
(de B.D, de cristal, de champagne ?) qui englobe la scène en couleur.*

*Quand explose l'orchestre pour le passage à l'année 1950, le mari
d'Amandine, qui s'est époumoné jusqu'au zéro fatidique, s'écroule comme
une masse sur la table, renversant le champagne.*

On entend grésiller, dans un lointain nébuleux, une sonnerie de téléphone...

2. CHEZ MARTIN (CHAMBRE DE BONNE) – INT. JOUR

La sonnerie du téléphone semble vriller le cerveau de Martin...

Le romancier dort tout habillé, écroulé sur son sofa défoncé, au milieu de ses écritures. Son chat, roulé en boule à ses pieds, l'épie du coin de l'œil. Martin gémit, tâtonne à la recherche de ce sacré téléphone, décroche d'une voix pâteuse.

MARTIN

Allô...

L'ÉDITEUR (OFF)

Grosset à l'appareil ! Huit heures, ce n'est pas huit heures trente. Qu'est-ce que vous fabriquez, Martin ?

MARTIN *(se redressant d'un bond affolé)*

Je... Mais j'écris ! J'arrive !

3. BOIS DE BOULOGNE /LAC – EXT. JOUR

L'éditeur Grosset porte bien son nom : on dirait une espèce d'ogre aux sourcils broussailleux. À côté de lui, Martin paraît chétif. Un drôle de couple à la « Laurel et Hardy » qui sue à courir autour du lac dans la froidure. Grosset arbore un sourire qui ne dit rien de bon à Martin.

L'ÉDITEUR *(un peu essoufflé)*

Vous êtes un romancier au génie magnifique, Martin, mais ! Les résultats des ventes de vos précédents romans ont été décevants. Il semblerait que le public ait fini par se lasser de cette fâcheuse tendance à faire mourir systématiquement vos personnages.

MARTIN

Je vous demande pardon ?...

Grosset stoppe sa course s'arrête pour faire quelques exercices de gymnastique.

L'ÉDITEUR

Ne me demandez pas pardon, vous avez parfaitement compris : Ou vous devenez moins tragique, moins déprimant...

MARTIN (*le coupant*)

Je reconnais que mes personnages me claquent souvent dans la main, mais... pas plus que dans la vraie vie.

Grosset se laisse tomber sur un banc pour reprendre son souffle.

L'EDITEUR

Les critiques disent - à cause de vos penchants morbides justement - que vous êtes, je cite - : à côté de la vie.

MARTIN

Ils ont pourtant toujours loué, je cite - : mon sixième sens de la psyché humaine, de la vérité intérieure.

L'EDITEUR

Entre nous, la vérité, tout le monde s'en fiche ! On peut même dire que la plupart des êtres humains s'accommodent très bien du mensonge.

Tout en parlant, Grosset s'est relevé et commence à marcher d'un pas rapide, Martin sur ses talons. Au fur et à mesure, ils recommencent à courir.

MARTIN

C'est précisément là que j'ai mon rôle à jouer: leur ouvrir les yeux.

L'EDITEUR

Attention Martin ! Ce que les gens cherchent est à mi-chemin entre le mensonge et la vérité, dans cet espace trouble où règne encore un peu l'illusion... Car sans illusion, l'existence serait insupportable.

Devant cette envolée lyrico-métaphysique, Martin s'immobilise, sans mot, perplexe. Grosset poursuit sa course, parlant tout seul, à la nature, au monde !

L'EDITEUR

Et là, oui ! Vous, auteur, romancier, vous entrez en scène !

4. CHEZ MARTIN – INT. JOUR

Martin n'est pas très en forme. C'est la panne devant la feuille blanche.

L'EDITEUR (SUITE OFF)

Vous avez ce pouvoir de donner une chance à vos personnages. Alors, allez-y ! Pensez à vos lecteurs. Faites-les rêver...Sinon, vous publierez à compte d'auteur.

Martin soupire et tente péniblement d'écrire D'un geste découragé, il froisse la page à peine noircie et l'envoie rejoindre ses semblables sur le tapis élimé. Seul le chat, ami fidèle de l'écrivain, trouve du plaisir à jouer avec les boulettes de papier.

Ne trouvant décidément aucune inspiration, Martin s'enroule dans son cache-col aussi noir que son humeur, pour aller faire un tour.

5. COUR MARTIN – EXT. JOUR

Martin, morose, traverse la cour.

Une fenêtre du premier étage plus cossu s'ouvre sur sa logeuse. Sa voix pointue arrache Martin à ses pensées.

LA LOGEUSE

Monsieur Martin ! Vous pensez à mon loyer ? Enfin, à mes loyers...

MARTIN

Je ne fais que ça. Je travaille pour vous.

LA LOGEUSE

Travailler, tu parles ! Ça ne peut plus durer.

La fenêtre se referme sur un voilage derrière lequel se devine la silhouette de la propriétaire.

6. BUREAU JOURNAL MARCEL – INT. JOUR

Martin partage un sandwich avec Marcel, dans son bureau de critique de cinéma, tapissé d'affiches et de photos d'actrices.

MARTIN

J'aime mes personnages. Je ne demanderais pas mieux qu'ils vivent éternellement...

MARCEL (pragmatique)

Ça te permettrait de survivre, si j'ai bien compris.

MARTIN

Malheureusement, contrairement aux apparences, mes personnages ne sont pas que des êtres de papier : derrière, il y a une chair, toute une vie ! Des désirs, des fantasmes, des frustrations...

MARCEL

Comme nous, quoi ! Regarde, moi, depuis le temps que je rêve de faire un film, au lieu de critiquer ceux des autres...Tiens ! Une invitation pour le dernier René Clair.

Marcel donne à Martin l'invitation à la première de La beauté du Diable dont l'affiche est déjà au mur. Puis, farfouillant dans le désordre de son bureau, il en extirpe une photo.

MARCEL

J'ai retrouvé une photo d'Amandine Godard du temps de sa petite splendeur... Pas mal, hein ?

Martin acquiesce en silence, fasciné par la photo de la sublime starlette.

MARTIN

Tu me la laisserais ? C'est pour mon nouveau roman.

MARCEL (*retrouvant son énergie*)

Tu vas nous pondre un truc très cinéma ? Chiche ! Je me charge de trouver un producteur. Avec toi au scénario, je sens que je peux y arriver !

7. CHAMBRE MARTIN – INT. JOUR

Faisant corps avec son vieux stylo à plume qui fuit, Martin écrit furieusement.

MARTIN (VOIX INTERIEURE OFF)

« Alfred Soubiron allait avoir 45 ans, et le mécanisme de son existence trottnait tranquillement, banalement... »

*Tandis que la voix du romancier résonne, on dirait que de son cerveau en ébullition pousse comme une « fenêtrre » où apparaît **ALFRED**, jeune quadragénaire aux yeux vifs et à la moustache frémissante. (le personnage est visiblement inspiré par l'ami Marcel, en quelque sorte le double de l'auteur...)*

8. STUDIO PHOTO SOUBIRON – EXT. JOUR

*... « La fenêtre » s'élargit : Où l'on voit Alfred prendre fièrement la pose devant la devanture du magasin « Soubiron Père & Fils – Photographe ». A ses côtés, son fils **LÉON**, 11 ans, nœud papillon, et son épouse **MARIE-THÉRÈSE**, petite bourgeoise dodue de 42 ans.*

MARTIN (VOIX INTERIEURE OFF)

Cet excellent homme vivait heureux avec son épouse et son jeune fils, lorsque, contre toute attente...

9. MAGASIN PHOTO SOUBIRON + STUDIO – INT. JOUR

En fin de journée, alors qu'Alfred Soubiron s'apprête à fermer sa boutique de photographe de quartier, la porte s'ouvre en tintinnabulant sur une « élégante » au col de fourrure en renard argenté sur un petit ensemble gris tourterelle jusqu'aux gants de cuir fin.

ALFRED

Bonjour Madame. J'allais fermer...

Un rire perlé s'envole derrière la voilette que la dame relève gracieusement sur son bibi.

*Stupeur d'Alfred devant l'apparition pleine de grâce d'**AMANDINE**... avec 20 ans de moins !*

ALFRED

Quelle... surprise ! Quelle... heureuse surprise. Vous êtes...

AMANDINE

Revenue ! Oui, c'est bien moi, Alfred, moi, Amandine !

Alfred reste un instant sans voix, comme s'il n'en revenait pas.

ALFRED

Votre voyage s'est-il bien passé ?

AMANDINE

Jugez vous-même.

La coquette offre à Alfred la vision de son visage sur toutes les facettes avant de tourner sur elle-même gracieusement comme une jeune fille... qu'elle n'est plus malgré tout.

AMANDINE (*vacillant légèrement*)

Oh ! la tête me tourne.

Amandine se raccroche à la main d'Alfred qui se tend. Lui-même ne semble pas tout à fait solide.

ALFRED

Je suis peut-être le jouet d'une hallucination. Belle-maman... Vous êtes...

AMANDINE

Ah non ! Ne me dites pas que je suis méconnaissable ! Au contraire, je me reconnais enfin ! Ce docteur Aymé a fait des merveilles ! Qu'en dites-vous ?

Alfred en est si ébaubi qu'il en a presque un coup de chaud.

ALFRED

J'en dis que... Il faut fêter votre retour, ma foi... Diablement réussi ! Je peux vous prendre en photo ?

9 A - DANS LE SUTUDIO PHOTO

Amandine prend une pose coquette sous l'objectif d'Alfred.

10.PLACE + BAR « LA PLUME AU VENT » – EXT. JOUR

C'est jour de marché. Au bras de son gendre, elle traverse la place. Alfred achète dans la foulée un petit bouquet de violettes à la marchande de fleurs, pour Amandine.

AMANDINE

Vous me flattez, mon cher Alfred. J'ai bien fait de venir vous voir d'abord, avant de rentrer à la maison. J'avoue... j'avoue redouter un peu la réaction de ma fille... (*pudiquement*) Votre épouse.

Dit-elle en baissant les yeux, rougissant presque, l'air fragile, adorable. Et voilà Alfred qui respire avec difficulté. Aussitôt, la « belle-mère » se manifeste.

AMANDINE

Alfred, mon petit... Vous ne vous sentez pas bien ?

Alfred se laisse presque tomber sur un banc. Sa vision troublée par son « coup de chaud », se « floute » légèrement en voyant Amandine se pencher sur lui pour l'aider à dénouer sa cravate.

AMANDINE

Respirez... Doucement... profondément... Encore.

Alfred obéit, s'enivrant du parfum d'Amandine.

ALFRED

Oui, encore...

Alfred tourne de l'œil : l'image s'encadre dans une « fenêtre » qui elle-même s'encadre dans la baie vitrée du bar « la plume au vent »...

... Où, en terrasse, Martin et Grosset boivent un café. Le romancier semble très en verve, il parle en faisant de grands gestes. Son éditeur l'écoute avec un intérêt sceptique.

MARTIN

On diagnostique chez Alfred Soubiron un cœur un peu emballé qu'il faut mettre au repos...

L'EDITEUR *(l'arrêtant dans son élan)*

J'ai quelques doutes sur la finalité de cette folle passion pour une belle-mère - déjà âgée, quoi qu'on dise -, malgré l'opération. Le choc amoureux peut hâter l'usure de l'organisme.

MARTIN

Je n'y avais pas pensé... C'est vous qui êtes dans le vrai.

L'EDITEUR

Mais non ! Ce que j'en disais là était pour vous mettre en garde contre la tentation. Avec vous, un accident est si vite arrivé...

Voyant la perspective de son avance s'envoler, Martin se ressaisit vivement.

MARTIN

Pas avec elle! Amandine est indispensable au développement de l'action. Elle symbolise notre aspiration au sublime, elle nous suggère que tout est possible.

11. EDITIONS GROSSET – EXT. JOUR

L'éditeur et son auteur entrent dans une cour fleurie jusqu'à une porte qui porte la plaque en cuivre des éditions Grosset.

MARTIN

Je serais le dernier des imbéciles de me priver de cette femme qui... qui nous ouvre la porte du rêve !

Dit-il en s'inspirant de l'instant présent où Grosset ouvre la porte. La force de conviction de Martin parvient presque à convaincre l'éditeur. Mais peut-on faire confiance à un auteur ?... Il le provoque une dernière fois en « mimant » avec burlesque.

L'EDITEUR

Un rêve qui peut virer au cauchemar : Un petit problème d'élastique et clac! Les joues se relâchent, le reste suit, c'est la déconfiture. Devant son miroir, votre héroïne a un tel choc en voyant le désastre, que...

MARTIN (*s'empressant de le rassurer*)

Non ! Amandine supportera parfaitement l'opération, car, sous une apparence d'une exquise finesse, elle est dotée d'une constitution exceptionnellement robuste !

Les deux hommes s'engouffrent à l'intérieur. La porte se referme derrière eux.

12. STUDIO PHOTO SOUBIRON- EXT. JOUR

Marie-Thérèse Soubiron lève le rideau de fer avec une poigne de fer.

MARTIN (OFF)

...Constitution dont sa fille a d'ailleurs hérité. Tandis que, remplaçant son mari souffrant, c'est Madame qui tient le magasin...

13. MAISON SOUBIRON (CHAMBRE)– INT. JOUR

Au chevet d'Alfred, Amandine lui fait prendre son sirop.

MARTIN (OFF)

... La divine Amandine peut s'occuper de la maladie de monsieur son gendre, avec le dévouement d'une sainte.

AMANDINE

Courage, mon petit Alfred, c'est un peu amer, je crains.

Alfred avale péniblement, mais avec un sourire béat, en dévorant de ses yeux fiévreux la poitrine qui se soulève sous le corsage.

Amandine se recule pour remettre la cuillère dans le verre d'eau... La main d'Alfred se tend comme une prière caressante.

ALFRED

Encore une toute petite cuillère...

AMANDINE

Voyons...Ce n'est pas si bon que ça tout de même.

ALFRED

Donné par vous, c'est comme du miel... Ça ne peut pas faire de mal à mon cœur tout palpitant.

Alfred attrape la main d'Amandine pour la mettre sur son cœur. Pas dupe du genre de palpitation qui agite son gendre, la sexagénaire de 40 printemps se pâmerait presque devant la preuve éclatante de sa nouvelle jeunesse.

Mais la retenue due à sa place de belle-mère s'impose, malgré la voix qui trahit l'émotion.

AMANDINE

Il faut vous reposer à présent, mon ami. Sinon, cette fièvre ne baissera jamais.

Amandine tourne les talons. La voir s'éloigner semble mettre Alfred au supplice. Il se soulève comme un naufragé qui appelle au secours.

ALFRED (plein d'espoir)

Je suis votre ami ?

Dans l'entrebâillement de la porte, Amandine se penche vers le lit.

AMANDINE (*presque à regret*)

Avant tout, vous êtes mon... Vous êtes mon gendre.

14.EDITIONS GROSSET – INT. JOUR

L'éditeur, flanqué de Martin, vient d'entrer dans l'antichambre de son bureau. Léontine, sa secrétaire particulière, range des livres sur un rayonnage, perchée sur un escabeau de bibliothèque. Grosset flatte au passage d'une main leste la croupe de Léontine qui pousse un petit cri indigné, mais n'ose néanmoins pas se révolter ouvertement contre l'abus.

LEONTINE

Oh ! Monsieur Grosset... (*rougissant devant Martin*)

Bonjour Monsieur Martin.

MARTIN

Bonjour Mademoiselle Léontine. (*poursuivant son récit avec enthousiasme*) D'être en si charmante compagnie, Alfred récupère un peu de sa vigueur...

Martin et Grosset s'engouffrent dans le bureau.

15.SALON SOUBIRON – INT. SOIR

Alfred accompagne au piano Amandine qui chante, très approximativement, sous le regard grimaçant de Marie-Thérèse à chaque fausse note.

Fort indulgent en l'occurrence, Alfred se laisse bercer par la vision qui le charme et applaudit la « diva » avec ferveur. Jusqu'à ce que son épouse ferme le couvercle du piano d'un claquement sec.

MARIE-THERESE

Il est tard. Bonne nuit Maman.

Craignant, à juste titre, le courroux de sa fille, Amandine obtempère.

AMANDINE

Bonne nuit Marie-Thérèse.

Alfred, s'égarant un peu, lui attrape la main au passage pour y déposer un chaste baiser.

ALFRED (*dans un souffle*)

Faites de beaux rêves...

16.CHAMBRE SOUBIRON – INT.NUIT

Les Soubiron sont au lit. Marie-Thérèse est nerveuse.

MARIE-THERESE

Avant, tu ne faisais jamais le baisemain à maman.

ALFRED

Mais si... Je l'ai fait aux présentations, et à notre mariage, je crois.

MARIE-THERESE

Ne me fais pas tourner en bourrique, Alfred, tu sais très bien ce que je veux dire : Depuis que maman a changé, rien ne va plus. Je ne sais pas si je vais pouvoir supporter longtemps cette cohabitation.

ALFRED (*s'affolant un peu*)

Mais enfin, tu ne songes tout de même pas... Elle n'a que nous depuis que ton cher papa...

MARIE-THERESE

Heureusement qu'il n'est plus là pour voir ça.

ALFRED

Tu ne crois pas qu'il aurait été subjugué par ce rajeunissement spectaculaire ?...

MARIE-THERESE

Il aurait eu le droit, lui ! Alors que toi... Tu ne peux pas dépasser les limites imposées par les liens familiaux.

Alfred essaye de calmer le jeu sans grande conviction.

ALFRED

Calme-toi, voyons. Que vas-tu imaginer ?

MARIE-THERESE

On va voir tout de suite si je suis le jouet de mon imagination !

Marie-Thérèse se glisse soudain tout contre son mari en gémissant de désir. Elle le caresse, le couvre de baisers, disparaît sous le drap... En vain. Ce coup de mou achève l'épouse négligée.

MARIE-THERESE

Ressaisis-toi, Alfred, sinon je mets les pieds dans le plat !

ALFRED (*gémissant*)

Ahhh... Ne crie pas, Marie-Thérèse. Je suis malade ...

MARIE-THERESE

Trop d'oisiveté ramollit la cervelle, et le reste. Il est temps que tu reviennes au magasin.

Alfred est à la torture. Jouant à merveille de son regard de chien battu, il s'affaisse soudain, oppressé, sans souffle.

ALFRED (*suffoquant entre les mots*)

Le docteur a dit : pas d'émotion forte... Du calme, rien que du calme... Tu veux donc ma mort ?

L'image soudain se fige sur un Alfred qui s'encadre dans une « fenêtre » : le pauvre homme a effectivement l'air d'en être à son dernier soupir... tandis que la voix de l'éditeur résonne.

L'EDITEUR (OFF)

Je vous prends en flagrant délit...

17.EDITIONS GROSSET (BUREAU EDITEUR) – INT. JOUR

L'EDITEUR

Préméditation d'homicide ! Décidément, c'est plus fort que vous !

Martin s'empresse de rassurer Grosset.

MARTIN (OFF)

Alfred ne fait que jouer la comédie, c'est un malade imaginaire. Mais il doit convaincre son épouse de sa maladie pour qu'elle lui fiche la paix, et qu'elle retourne au magasin.

18. EDITIONS GROSSET (BUREAU SECRETAIRE) – INT. JOUR

Dans l'antichambre du bureau de l'éditeur, Léontine tend l'oreille.

MARTIN (OFF)

Seul à la maison avec la délicieuse Amandine, il pourra développer, en toute tranquillité, sa passion immorale...

Léontine semble boire les paroles de Martin, mais son visage exprime sa désapprobation quant à l'immoralité suggérée par son récit.

19. BUREAU EDITEUR – INT. JOUR

MARTIN

... Et peut-être... oser déclarer sa flamme.

Un sourire furtif dans le regard de l'éditeur trahit son plaisir à être titillé par ce glissement de son auteur vers plus de légèreté. Il ouvre sa boîte à cigares, en choisit un qu'il hume voluptueusement.

L'EDITEUR

Un peu de piquant ne peut nuire à votre roman : la légèreté, il n'y a que ça de vrai ! Osez, Martin, osez !

MARTIN (osant...)

J'aurais besoin d'une avance...

Grosset hésite, prend le temps d'allumer son cigare, mettant Martin à la torture.

20. SALON SOUBIRON – INT. JOUR

Comme un vrai malade, Alfred est au repos sur le sofa, sous une couverture. Amandine, lui tournant le dos, écrit une lettre sur un petit secrétaire.

Alfred est plongé dans la contemplation de la nuque d'Amandine, de ce fragment de peau qui se dévoile entre le col de la blouse et les mèches de cheveux...

Soudain, elle pousse un petit cri. Alfred est derrière elle, tout derrière... Penché sur cette nuque qu'il baise avec tant d'ardeur qu'une flamme sort de sa bouche.

21.BUREAU EDITEUR – INT. JOUR

Grosset s'est levé pour raccompagner Martin à la porte du bureau.

L'EDITEUR

Va pour une petite avance. Vous allez nous écrire un plaidoyer en faveur des pauvres créatures que nous sommes qui rêvons de nous transformer, d'aimer au-delà des conventions, d'être des individus exceptionnels, maîtres de notre destinée ! Et donc, de ne pas mourir, j'insiste. Car qui en a envie ?

Martin n'en peut plus, serre les dents... avant de les desserrer péniblement.

MARTIN

Personne. Et... mon avance ?

L'EDITEUR

Au prochain chapitre !

22.PLACE/BAR « LA PLUME AU VENT » – EXT. NUIT

Martin et Marcel se dirigent vers le bar d'où parvient un air de jazz.

MARCEL

Evidemment, personne n'a envie de crever ! Mais la vie ne tient qu'à un fil, qui peut prétendre le contraire ?

MARTIN

Personne !

MARCEL

Tu ne t'es pas un peu trop vite écrasé devant les exigences de ton éditeur ?

MARTIN

Je dois payer mon loyer. J'ai déjà deux mois de retard, et ma logeuse s'impatiente.

MARCEL

Bien sûr, je comprends, mais... Ton inspiration ? Ta liberté ?

Martin grimace un petit rictus de déchirement. Ils s'engouffrent dans le bar.

23.BAR « LA PLUME AU VENT » – INT. NUIT

Le trio de jazz improvise. Au bar, Marcel drague une jolie fille, comme toujours. Le serveur prépare ses cocktails en agitant son shaker au rythme de la musique. Martin allume une cigarette. Le serveur dispose ses verres sur un plateau pour aller les porter à une table. Martin est dans ses pensées, la fumée...

24.CHAMBRE SOUBIRON – INT. JOUR

D'un bol de café brûlant monte une volute de fumée... Amandine, qui vient d'entrer dans la chambre, pousse un grand cri et en lâche le plateau du petit-déjeuner qu'elle apportait à Alfred.

Le pauvre homme gît, mort, dans son lit, la tête renversée, un bras qui pend dans le vide. Dans sa main inerte, une lettre...

ALFRED (OFF)

Par ma mort, je vous délivre de cet amour indécent et impossible...

25.SALON SOUBIRON– INT. FIN DE JOUR

Marie-Thérèse, les yeux rougis par les larmes, ouvre l'enveloppe qui lui est adressée, déplie la lettre que lui a écrite sa mère.

AMANDINE (OFF)

Ma petite fille, je me sens mortellement coupable de cette passion tardive qui a tué notre pauvre Alfred...

26.BOIS DE BOULOGNE/LAC – EXT. FIN DE JOUR

Amandine se traîne vers le lac. La pauvre femme n'est plus que l'ombre d'elle-même.

MARTIN (OFF)

Lasse d'une aventure aussi inhumaine, Amandine finit par haïr la beauté fallacieuse de son visage et de son corps. Rongée par le remords, elle n'a plus d'autre issue que...

Amandine s'arrête, au bord du lac sombre, juste au bord, sur le point de...

27. CHEZ MARTIN – INT. NUIT

Dans une « fenêtre » qui s'encadre à partir du front de Martin, le personnage d'Amandine est figée au bord du lac et de sa pulsion suicidaire.

Le romancier lève un instant son stylo à plume de la page qu'il est en train d'écrire. Il semble avoir retrouvé son énergie première créatrice et la satisfaction qui en découle le fait naturellement sourire de fierté.

28. BUREAU EDITEUR – INT. JOUR

Grosset tape un grand coup sur son bureau en se levant, rouge de colère.

L'EDITEUR

Vous n'aurez plus un sou pour cette macabre entreprise, cette hécatombe dégoûtante !

29. EDITIONS GROSSET (BUREAU SECRETAIRE) – INT. JOUR

Au son tonitruant de la voix de l'éditeur, Léontine sursaute, en levant les yeux de sa machine à écrire

La porte du bureau s'ouvre sur Grosset, au bord de la suffocation, qui rugit.

L'EDITEUR

J'attends un manuscrit sans mort, ni agonie, où les personnages aient l'œil clair et le teint frais jusqu'à la fin !

Martin, justement révolté par la tyrannie de son éditeur, tente de se défendre.

MARTIN

Je suis un romancier, pas un bouton sur lequel on appuie pour écrire sur commande.

L'EDITEUR

Bouton ou pas, la caisse est fermée pour les morts !

La porte se referme au nez de Martin, tout ébaubi d'être ainsi maltraité.

En arrière-plan, Léontine le couve d'un regard plein de compassion.

30. PLACE DE LA PLUME AU VENT (MARCHE) – EXT. JOUR

Léontine tient compagnie à Martin, complètement déprimé. C'est la fin du marché : Ils traversent la place où les marchands commencent à remballer.

LEONTINE

Vous êtes un vrai écrivain. Moi, j'aime vos romans.

MARTIN (*touché au cœur*)

Vous ne dites pas ça pour me faire plaisir ? Me remonter un peu le moral ?

LEONTINE

Non ! C'est vrai ! Aussi vrai que je déteste Grosset !

MARTIN

Pourquoi vous travaillez pour lui alors ?

LEONTINE

Il faut bien gagner sa vie.

Martin soupire et focalise sur un clochard qui se sert parmi les reliefs abandonnés des légumes gâtés dont personne n'a voulu.

A la marchande de fleurs (la même à qui Alfred a acheté des violettes pour Amandine), Martin, avec ces derniers sous, achète le même bouquet pour Léontine. La jeune femme serre les fleurs contre sa poitrine dans une confusion qui le dispute au ravissement.

Ils s'éloignent en passant devant l'étal du poissonnier.

31.CHEZ MARTIN – INT. JOUR

Le romancier semble avoir le cerveau aussi vide que la tête de poisson dépiautée par le chat: sa carcasse apparaît dans une « fenêtre » molle, pareille à une bulle de savon éphémère qui crève en faisant « plop ».

Assis à sa table de travail, Martin a beau se concentrer, rien ne vient. Les « bulles » familières de son inspiration ne secrètent que du vide. Seul un « commentaire intérieur » vient s'y inscrire : ADIEU LE ROMANCIER MARTIN...

32.BOIS DE BOULOGNE / LAC – EXT. JOUR

Là où son Amandine, dans la version rejetée par l'éditeur, était sur le point de se noyer, Martin erre à son tour en proie à de sombres pensées... Il commence à pleuvoir. La pluie fait des ronds à la surface du lac où Martin « voit » enfler une bulle qui devient une « fenêtre dont il a le secret...

33.CHEZ SOUBIRON – INT/EXT. JOUR (« FENETRE »)

Marie-Thérèse Soubiron, en habits de deuil, ouvre la porte à Martin, livreur d'une couronne mortuaire.

34.BUREAU JOURNAL MARCEL – INT. JOUR

Marcel est en train de téléphoner quand on frappe à la porte.

MARCEL

Je vais organiser une rencontre. Au revoir. Entrez !

Martin entre, le pardessus mouillé et les cheveux humides, l'air accablé et frigorifié. Au contraire de Marcel qui semble plein d'ardeur.

MARCEL

Je viens d'avoir Paulvé au téléphone ! Tu sais, le producteur de Cocteau ... Je lui ai parlé du film ! De notre projet... Martin ?...

Martin se laisse tomber mollement sur une chaise.

MARTIN

Je crois que je suis en train de perdre le goût du roman. Je n'ai plus d'inspiration, je me sens vide.

Marcel semble ne pas y attacher plus d'importance que ça.

MARCEL

Tu traverses une crise de doute nécessaire à toute création, ce n'est pas la première fois.

MARTIN

Cette fois, c'est différent : Je n'arrive pas à écrire sur commande. Trop de contraintes me coupe les ailes.

Marcel tente de remettre Martin sur les rails en lui insufflant un peu d'énergie.

MARCEL

Je crois que j'ai piqué la curiosité de Paulvé. C'est un littéraire, et, ce qui ne gâche rien, il aime la poésie. Bref ! Il trouve ton histoire très originale. Il est impatient de lire Allez ! Je t'invite au restaurant.

Marcel enfille sa veste et donne une tape amicale dans le dos de Martin.

MARTIN

Laisse tomber, Marcel. J'ai envie de tout arrêter.

Marcel hoche la tête sans y croire. Il pousse son ami dans ses retranchements en se moquant affectueusement.

MARCEL

Ah oui ?... Et tu vivras comment ? Tu es romancier, mon vieux, et rien d'autre !

Martin hausse les épaules, sans répondre. Les deux hommes sortent du bureau.

35.RUE/ CAFE – EXT. JOUR (« FENETRES »...)

Martin, serveur, sort du café avec un plateau chargé de verres qui valsent quand il se heurte à...

... Martin, crieur de journaux (événements 1950), vend un journal à...

... Martin, chauffeur, au volant de son taxi à l'arrêt, où montent Grosset et Léontine.

GROSSET

Chez Maxim's !

Dans le rétroviseur, Grosset enlace Léontine qu'il commence à peloter sous le regard tétanisé de Martin qui ne démarre pas. Derrière, ça commence à klaxonner dru...

36.CHEZ MARTIN – INT. JOUR

... On sonne avec insistance à la porte. Martin est tiré en sursaut de ses « fenêtres » cauchemardesques. Une serviette sur les épaules, les pieds dans une bassine d'eau chaude, Martin grelotte.

Les cheveux en bataille à l'image de sa chambre sens dessus dessous comme jamais, la vaisselle sale qui s'entasse dans l'évier, et tout à l'avenant, Martin va ouvrir... à sa logeuse.

L'air méfiant devant son air dépenaillé, elle jette un œil indiscret à l'intérieur malgré lui qui bloque l'entrée de tout son corps.

LA LOGEUSE

Dites donc, ça sent bizarre... Qu'est-ce que vous trafiquez là-dedans ?

*Pour toute réponse, Martin part d'un énorme éternuement.
La logeuse se recule d'un pas.*

37.ESCALIER MARTIN / PALIER – INT. JOUR

Au même moment, dans l'escalier arrive la discrète Léontine de son pas léger et silencieux. Elle reste dans l'ombre sans perdre une miette de la scène qui se joue sur le palier.

LA LOGEUSE

Je vais être obligée de relouer la chambre.

MARTIN (*parlant du « dez »*)

Vous n'allez tout de même pas me mettre à la rue ?
Dans mon état en plus ?...

LA LOGEUSE

Je ne peux plus attendre.

Emergeant dans la lumière, Léontine tire une liasse de billets de son sac.

LEONTINE

Attendez madame ! Voilà de quoi vous faire patienter.

MARTIN (*interloqué*)

Mais non, il n'en est pas question ! Qu'est-ce que vous faites ici, Léontine?...

LÉONTINE (*improvisant*)

Je... Je vous apporte l'argent que vous avez oublié. (*à la logeuse sidérée*) Vous savez ce que c'est les artistes... Tête en l'air !

Ne sachant que dire et ne voulant pas paraître idiote, la logeuse acquiesce. Léontine ne lui laisse pas le temps d'en placer une.

LEONTINE

Je suis la secrétaire particulière de Grosset, l'éditeur de **Monsieur Martin**. Tout est arrangé maintenant pour le loyer... N'est-ce pas ? Merci. Merci. Au revoir Madame.

Avec un sobre petit sourire inspirant toute confiance, Léontine salue la logeuse désorientée, et grimpe les trois marches qui la séparent du palier de Martin.

LEONTINE

Bonjour... Maître... Je peux ?

Martin, abasourdi, s'efface pour la laisser passer. Il entre à son tour et referme la porte.

38.CHAMBRE MARTIN – INT. JOUR

Martin court aussitôt ouvrir la fenêtre pour aérer et laisser pénétrer un petit rayon de soleil.

MARTIN

Vous m'avez sauvé la vie.

LEONTINE

Je passais... par hasard, dans le quartier. Comme vous aviez disparu depuis l'autre fois...

MARTIN

Comment vous remercier, Léontine ?

LEONTINE

Ne vous laissez pas abattre par Grosset. Ecrivez, Martin !

Martin échoue comme une épave sur son sofa.

MARTIN

Je ne peux plus. J'abandonne la littérature.

LEONTINE

Quoi ?! Vous n'avez pas le droit. Vous ne pouvez pas me faire ça.

MARTIN

Pourquoi ? Parce que vous aimez ce que j'écris ? Malheureusement, ça ne suffit pas.

LÉONTINE (*piquée au vif*)

Vous avez une dette envers moi. J'ai donné à votre logeuse la moitié de ma paye.

Retrouvant sa dignité, Martin se relève et saisissant la main de Léontine l'embrasse.

MARTIN

Je ne suis pas un gougeât, Léontine. Je vous rembourserai jusqu'au dernier centime.

LÉONTINE (*victorieuse*)

A la bonne heure ! Au travail !

Elle dévisse le stylo à plume, et le pose sur une pile de pages blanches. Martin, un peu secoué par cette intrusion dans son intimité, n'est pas au bout de ses surprises : Léontine relève ses manches...

LEONTINE

Et moi... Je vais m'occuper un peu de tout ça. On voit bien qu'il n'y a pas de femme ici.

MARTIN

Laissez, je n'ai pas besoin de...

LEONTINE

Mais si ! Vous verrez, je suis une vraie fée du logis.

Et Léontine de s'atteler au ménage, en accéléré.

39.LAC BOIS DE BOULOGNE – EXT. FIN DE JOUR (F.B. 26)

Soudain, en marche arrière, Amandine, au lieu de se jeter à l'eau, recule, et en accéléré, de vieille belle-mère déprimée redevient une belle jeune femme.

40.CHAMBRE (MORTUAIRE) SOUBIRON – INT. JOUR

Dans son plus bel appareil, Alfred repose sur son lit de mort, entouré de couronnes de fleurs. Comme une statue qui s'incarnerait (toujours en accéléré), ses lèvres remuent, ses paupières se soulèvent, et ses narines frémissent comme attirées par un fumet délicieux... qui le pousse à se lever.

41.CHEZ SOUBIRON / CUISINE – INT. JOUR

Amandine, en deuil, est penchée sur le four ouvert pour en sortir une tarte aux pommes. En se retournant, elle pousse un cri terriblement aigu devant Alfred ressuscité, l'air vaillant et plus gaillard que jamais : Ses yeux brillent de gourmandise devant Amandine... et la tarte.

ALFRED

Mmmm... Je meurs d'envie de la goûter. Vous l'avez fait avec amour, j'en suis sûr. Comme tout ce que vous faites, Amandine... Je peux ?

Sous le choc, la jeune belle-mère en bégaye.

AMANDINE

C'est... c'est pour demain... Après l'enterrement.

ALFRED

Qui est mort ?

Amandine est tellement bouleversée de le voir aussi vivant, qu'elle en oublie la bienséance, et se jette à son cou... Pour se reprendre aussitôt.

AMANDINE

Oh ! Alfred, Alfred ! **Quel bonheur de vous voir vertical !** Pardon... Je m'oublie.

Profitant de cette aubaine inattendue de tenir dans ses bras l'objet de son désir, Alfred lui vole un baiser. Amandine manque défaillir sous l'assaut.

42.CHEZ MARTIN – INT. JOUR

La chambre n'a jamais été aussi propre et bien rangée. Léontine enfle son manteau, prête à partir. Mais c'est sans compter sur les interférences entre le « roman » et la réalité...

Martin attire soudain la jeune femme vers lui. Il l'embrasse exactement comme Alfred a embrassé Amandine. Comme elle, Léontine manque défaillir sous l'assaut.

43.BUREAU EDITEUR – INT. JOUR

Martin signe enfin son contrat, et peut donc toucher une avance conséquente en échange. Grosset semble enchanté.

L'EDITEUR

Une idée de génie, cette résurrection d'Alfred !

MARTIN *(presque à regret)*

Ce n'était qu'une mort nerveuse... comme on dit d'une grossesse.

L'EDITEUR

Allons, allons, c'est bien plus fort que ça! Qui n'a pas imaginé sa propre mort et les réactions de son entourage ?

Martin acquiesce, l'air un peu endeuillé tout de même. Léontine arrive avec le plateau du café... Grosset, quant à lui, se sert un petit whisky d'un flacon de cristal taillé. Il lève son verre avant de l'avaler d'un trait.

L'EDITEUR

A votre contrat ! J'ai hâte de lire ce roman original, audacieux... Et un peu coquin !

Dit-il en avançant la main vers les fesses de sa secrétaire qui s'esquive adroitement. Martin surprend le regard meurtrier de Léontine, tandis qu'il prend le café avec un macaron sur le plateau qu'elle lui tend.

44.SALON SOUBIRON – INT. JOUR

... Marie-Thérèse sert le café, le petit Léon suit avec une coupe de macarons. Alfred se tient derrière la méridienne et tâtonne du bout des doigts sur le dossier à la rencontre de la nuque d'Amandine. Rosissant de plaisir contenu, elle en a presque des vapeurs, mais n'ose pas se dérober, malgré les yeux noirs de sa fille. Alfred, qui surplombe le décolleté tout palpitant d'émoi adolescent de sa belle-mère, a le regard vacillant. Il saisit la coupe des mains de son fils pour la présenter à Amandine qui tend une main gracieuse...

ALFRED

Une douceur à la plus douce des...

MARIE- THERESE

Maman !

Amandine reste le macaron en l'air, comme une gamine prise au piège, tandis que sa fille fait une remarque aigre à son mari, si peu prévenant pour elle.

MARIE-THERESE

Il faut éviter de pousser maman sur les sucreries, à son âge.

Du haut de ses 11ans, Léon, que la métamorphose de sa grand-mère ne manque pas d'intriguer, saisit l'occasion.

LEON

Elle a quel âge Grand-Maman ?

Amandine n'en mène pas large et en a presque des vapeurs. Pour ne pas perdre tout à fait contenance elle s'en prend gentiment à son petit-fils.

AMANDINE

Léon... ça ne se fait pas de demander l'âge d'une femme.

MARIE-THERESE

Ce n'est qu'un enfant, et je te rappelle que tu es sa grand-mère.

ALFRED

Quand on est bien éduqué, on ne parle pas sans être interrogé. Surtout pour dire des idioties ! Va dans ta chambre.

Léon fait la tête d'un enfant qui déteste le monde incompréhensible des adultes, et file.

MARIE-THERESE

Je commence à en avoir assez !

Marie-Thérèse exprime son mécontentement en suivant son fils.

45.CHAMBRE SOUBIRON – INT. NUIT

Marie-Thérèse se coiffe nerveusement les cheveux face à son miroir. Elle se parle à elle-même.

MARIE-THERESE

Pourquoi s'acharne-t-il contre nous ? Une famille bien tranquille jusque-là... Il ne sait même pas ce qu'il veut : La mort, pas la mort ! Pff ! Tu parles d'un romancier ! Mais moi, je sais ce que je ne veux pas :
l'adultère, avec ma mère en plus, jamais !

Dans un geste de colère, elle frappe le miroir avec sa brosse à cheveux. Le miroir se brise, renvoyant le reflet démultiplié de Marie-Thérèse.

46.CHAMBRE SOUBIRON – INT. NUIT

Marie-Thérèse n'arrive pas à trouver le sommeil. Il faut dire que le ronflement d'Alfred ne l'y aide pas, il finit même par l'exaspérer.

La voilà qui se lève, tourne en rond... jusqu'au revolver qu'elle prend dans un tiroir. La pauvre femme justifie son dessein assassin dans un dialogue intérieur adressé à son mari.

MARIE-THERESE

Pardonne-moi, Alfred, mais je ne peux pas accepter que tu abandonnes ta dignité d'époux et de père de famille à l'auteur de nos jours, sans la moindre velléité de révolte. C'est donc à moi d'être forte pour deux. Martin va voir ce qu'il va voir !

Marie-Thérèse pointe le pistolet sur son mari...

47.STUDIO MARTIN – INT. NUIT

Martin, qui s'est endormi à sa table d'écrivain, est soudain réveillé par la pointe d'un parapluie qui lui agace les côtes : une étrange présence s'agite près du chat qui se frotte aux jambes d'une femme essoufflée.

MARIE-THERESE

C'est haut chez vous ! Pff ! Je ne vous imaginai pas dans une chambre de bonne.

Marie-Thérèse referme son parapluie mouillé. Martin, pas très bien réveillé, est tout de même surpris de voir son personnage, même s'il en éprouve une secrète jouissance.

MARTIN

Madame Alfred Soubiron... Si je ne m'abuse.

Marie-Thérèse ôte son imperméable qu'elle accroche au perroquet, comme une personne tout à fait « normale ».

MARIE-THERESE

Elle-même ! Vous pouvez m'appeler Marie-Thérèse, puisque c'est vous qui avez choisi le prénom de ma grand-mère paternelle. Personnellement... Maître, j'aurais préféré...

Flatté de ce « Maître » que lui donne son personnage, Martin s'incline, la main sur le cœur.

MARTIN

C'était une façon de rendre hommage à votre père.

MARIE-THERESE

Un prénom de vieux. On dirait que vous avez décidé de m'accabler, tandis que ma mère, elle !...

MARTIN

Ah ! Amandine...C'est tout un poème. Mais que me vaut l'honneur de votre visite ?

MARIE-THERESE

Hélas ! J'ai bien failli tuer mon mari. A cause de vous !

MARTIN *(se réveillant tout à fait)*

Tuer ?! Mais, c'est impossible ! Vous ne pouvez pas ! Vous n'avez pas le droit ! C'est moi, et moi seul, qui suis le maître d'œuvre de votre destin !

Devant ce mouvement de protestation, la jeune femme craint d'avoir indisposé son créateur et se hâte de rattraper le coup.

MARIE-THERESE

Bien sûr, mais... Sans vous faire de reproches... après tout vous êtes libre de votre art...

MARTIN

Si peu, si vous saviez!

MARIE-THERESE

Ce que je sais, moi, c'est que je trouve un peu fort que ma mère recouvre une scandaleuse jeunesse, qui la fait paraître presque plus jeune que moi, sa propre fille, et surtout... ne laisse pas indifférent ce pauvre Alfred!

Martin ne peut qu'obtempérer au résultat de sa création

MARTIN

Amandine est en effet délicieuse et grisante. Je comprends qu'Alfred en soit troublé. Moi-même... C'est le danger, et la condition de l'artiste, de s'identifier à son personnage, d'éprouver ce qu'il éprouve, d'aller jusqu'à...

MARIE-THERESE

Justement... Jusqu'où comptez-vous aller?...

MARTIN

Je me tâte... Afin de ne pas contrarier cette flambée tardive, inattendue, exceptionnelle, du désir, il faudrait...

Cette fois, c'en est trop : Marie-Thérèse se dresse sur ses ergots, fulminant.

MARIE-THERESE

Ne vous tâtez plus ! Je vous interdis d'entraîner mon mari dans la débauche. Cette métamorphose éclatante de maman est une grossière erreur de narration, ridicule et préjudiciable ! Vous mettez en péril le bonheur de ma famille, l'harmonie de mon couple : Alfred n'a jamais eu à se plaindre. Alors ? À quoi rime ce virage fantaisiste, cette saleté, bonne qu'à me faire souffrir ! Oui ! Souffrir !

Martin ne peut s'empêcher d'être déconcerté par ce vibrant plaidoyer.

MARTIN

Vous souffrez ? Je veux dire... vraiment ?

MARIE-THERESE

Ah ! Vous m'énerviez ! Vous n'avez pas une once de psychologie, ce qui pour un romancier est un comble ! J'ai des états d'âme moi aussi, qu'est-ce que vous croyez ! J'existe !

La pointe rageuse de son parapluie disperse les feuillets du manuscrit sur la table. A force de vibrionner, Marie-Thérèse heurte une potiche qui s'éclate sur le parquet. Elle éclate en sanglots silencieux et sans larme.

MARIE-THERESE

Pourquoi m'avez-vous oubliée ? Je suis brisée... Brisée ! Vous m'avez laissée tomber comme une vieille potiche sans intérêt... *(se redressant dignement)* Mais vous avez le pouvoir, « le devoir », de faire quelque chose pour moi. Je ne partirai pas avant.

À bout de souffle et d'arguments, la pauvre femme se laisse tomber sur le sofa. Et comme si madame Soubiron était chez elle, la voilà qui s'enroule dans le plaid de l'écrivain.

MARTIN

Vous n'allez tout de même pas dormir ici ?

MARIE-THERESE

Je vais me gêner ! Toutes ces émotions m'ont épuisée.

Marie-Thérèse s'allonge autant que faire se peut en repoussant le chat du pied. L'animal, chassé de sa couche, s'enfuit, le poil dressé en miaulant.

48. PLACE DE LA PLUME AU VENT – EXT. NUIT

Martin, échevelé, l'air halluciné, traverse la place au pas de course en direction du bar d'où parvient une mélodie de jazz.

49. BAR « LA PLUME AU VENT » – INT. NUIT

L'orchestre de jazz égrène ses dernières notes avant la fermeture. Les derniers rares clients quittent le club, le barman range...

Martin boit cul sec un verre d'alcool. Apparemment, il a raconté à Marcel son aventure. Il semble assez agité.

MARTIN

Je suis complètement secoué par tant de verve chez Mme Soubiron. Moi qui la croyais banale, dans l'ombre, presque éteinte...

MARCEL

Je me mets à sa place : Ça n'a pas dû lui plaire. Elle a revendiqué plus de lumière, une âme...

MARTIN

De là à se prendre pour une héroïne tragique !

MARCEL

Comme quoi, les personnages sont libres, et la flèche une fois lancée, il ne faut plus penser à la rattraper.

MARTIN

Mais si, il le faut ! J'ai compris que la pauvre femme souffrait réellement ! Il faut que je trouve une idée pour lui épargner tous ces tourments.

Le barman a fini de ranger la salle, les musiciens sont partis.

BARMAN

On ferme !

50. BAR/PLACE « LA PLUME AU VENT » – EXT. AUBE

Les deux amis sortent du bar et s'éloignent sur la place.

MARCEL

Si tu veux mon avis, il ne te reste qu'une seule issue pour te débarrasser de ce personnage devenu encombrant : La faire mourir en douceur, sans qu'elle s'en aperçoive...

MARTIN (*songeur*)

...Une rupture d'anévrisme dans son sommeil, par exemple. Ce serait l'idéal... (*se ressaisissant*) Tu sais bien que c'est impossible : je suis lié par contrat.

MARCEL

Dans ce cas, il faut traiter le mal par le mal : le meilleur moyen pour oublier une peine de cœur, c'est un amant !

MARTIN

Je t'avoue que j'y avais pensé. Mais qui pourrait jouer ce rôle ?

MARCEL

C'est toi le romancier !

MARTIN

Tu n'as pas l'air de comprendre : il ne s'agit pas du roman ! Marie-Thérèse Soubiron est bel et bien chez moi ! En chair et en os ! Enfin... Plutôt en chair.

Marcel écarquille les yeux, avec un drôle de sourire qui s'amuse de ce coup de folie de son ami.

MARCEL

Tu sais que tu me donnerais presque l'eau à la bouche ?

51. CHEZ MARTIN – INT. AUBE

Martin se hâte de rentrer. Marie-Thérèse dort à poings fermés. Il la secoue doucement. Elle grogne un peu.

MARTIN

Marie-Thérèse, réveillez-vous... J'ai trouvé ce qu'il vous faut.

Marie-Thérèse, dans un demi sommeil encore, sourit béatement.

MARIE-THERESE

Moi aussi. J'étais en train d'en rêver d'une institution pour personnes âgées, une bonne maison, où ma mère pourrait vivre tranquillement... Et moi aussi avec mon Alfred retrouvé.

MARTIN

J'ai beaucoup mieux pour vous : un amant !

La bonne et fidèle épouse se redresse d'un coup.

MARIE-THERESE

Vous me prenez pour qui ?!

MARTIN

Ne vous emportez pas avant de savoir... Il a un petit air de ressemblance avec Alfred, en... plus moderne disons, plus... Enfin, il est charmant, spirituel, c'est un critique de cinéma...

Dans le regard de Marie-Thérèse passe un frémissement de désir, mais sa dignité de bourgeoise l'emporte. Elle se lève, remet ses souliers, lisse sa jupe et son corsage froissés.

MARIE-THERESE

Inutile ! Je ne consentirai pas à ses avances.

MARTIN

Il vous rendrait moins sensible la trahison de votre époux, si jamais nous allions jusque-là, lui et moi.

Marie-Thérèse toise Martin d'un regard offensé.

MARIE-THERESE

Vous vous croyez tout permis ! Mais vous oubliez un détail : vous ne devez votre toute-puissance qu'au consentement de vos personnages, à leur lâcheté.

D'un mouvement énergique, elle va enfiler son imperméable.

MARIE-THERESE

Eh bien, Marie-Thérèse Soubiron, elle, est décidée à s'échapper coûte que coûte de la trajectoire assignée par l'auteur. Elle refuse cette funeste providence, cette destinée maudite ! Bye bye !

Le romancier est piqué par la curiosité... et une certaine jalousie vis-à-vis de la volonté inébranlable de ce personnage surprenant.

MARTIN

Quelle force de caractère, quel admirable personnage... Vous m'épatez de plus en plus, Marie-Thérèse ! Comment vous y prendrez-vous pour vous en sortir ?

Flattée de l'intérêt que lui porte l'écrivain, Marie-Thérèse se rengorge en saisissant son parapluie.

MARIE-THERESE

Je ferai un grand effort d'imagination en me réfugiant hors de toute réalité... dans l'absurde, l'invraisemblable !

MARTIN

En somme, vous ferez comme moi.

MARIE-THERESE

Sauf que moi, j'irai jusqu'au bout !

En parlant, Marie-Thérèse a ouvert la fenêtre qu'elle tente d'enjambrer, toutefois légèrement embarrassée par ses rondeurs... Martin se précipite pour l'empêcher de commettre l'irréparable en l'attrapant par la robe.

MARTIN

Vous êtes complètement folle !

MARIE-THERESE

Lâchez-moi ! Lâchez-moi à la fin !

Marie-Thérèse le frappe de son parapluie sur la tête jusqu'à ce que Martin, en voulant se protéger des mains, lâche prise. Quand il se précipite à la fenêtre, il n'y a que le vent qui fait gonfler le rideau... et dans la cour, l'ombre du vent, c'est à dire, rien.

FONDU ENCHAÎNÉ

Le romancier semble emporté par son inspiration, les pages blanches se noircissent fiévreusement...

52.SALLE A MANGER SOUBIRON – INT. JOUR

Alfred dévore sa belle-mère des yeux : elle se délecte d'œufs à la coque en émettant un gémissement de plaisir.

Le pauvre homme en perd la tête au dans un murmure énamouré.

ALFRED

Amandine... Amandine...

N'y tenant plus, Mme Soubiron met à exécution son plan délirant. À la surprise générale, elle éclate d'un rire grotesque, avant de mettre ses souliers, un dans l'assiette de son mari, l'autre dans celle de sa mère !

ALFRED

Qu'est-ce que tu fais ?

MARIE-THERESE

Ah ! Ah ! Tu ne m'en croyais pas capable ? Pourtant je t'avais prévenu que je mettrai les pieds dans le plat !

AMANDINE

Marie-Thérèse, qu'est-ce qui t'arrive, mon Dieu ?

MARIE-THERESE

Demande plutôt à Martin ! C'est lui, le responsable de ce détraquement !

ALFRED

Martin... ?

AMANDINE

Le romancier Martin ?

MARIE-THERESE

Lui, un romancier ? Peuh ! Ce gribouilleur, ce foutriquet !

Et de se barbouiller des œufs entre les seins qu'elle pétrit en chantant à tue-tête la Carmagnole...

Sa mère et son mari, consternés, arborent la même tête sidérée.

53.CHEZ MARTIN – INT. JOUR

Marcel arrive avec les croissants.

MARCEL

Alors ? Où caches-tu ma future maîtresse ?

MARTIN

Navré de te décevoir, mon vieux. Marie-Thérèse a pris la poudre d'escampette.

MARCEL

Pas possible !

MARTIN

Tu ne crois pas un mot de mon histoire ?...

MARCEL

Mais si ! Coucher avec une héroïne de roman, ça m'aurait bien plu. Une sacrée exclusivité !

MARTIN

Regarde...C'est elle avec son parapluie...

Martin désigne la potiche brisée.

MARCEL

Ton imagination te joue des tours, tu travailles trop.

MARTIN

Du chapeau, tu veux dire ? Peut-être que je deviens fou. En tout cas, c'est mieux ainsi : Marie-Thérèse n'était pas ton genre. *(Il est coupé dans son élan par des petits coups frappés à la porte)* C'est elle... Elle est revenue !

Marcel reste un instant perplexe. Fébrile, Martin se précipite pour ouvrir...

LEONTINE

Bonjour. Je vous dérange ?...

Marcel s'approche derrière Martin un peu décontenancé.

MARCEL

Mais c'est qu'elle est charmante... Marie-Thérèse, je suppose.

Léontine fait une petite moue, lèvres pincées, et tourne aussitôt les talons.

54.COUR MARTIN- EXT. JOUR

Martin rattrape Léontine dans la cour.

MARTIN

Léontine, attendez-moi !

Elle ne lui adresse pas un regard. Il cale son pas dans le sien. Après un silence, elle n'y tient plus.

LEONTINE

Qui est ... Marie-Thérèse ?

MARTIN

C'est Madame Soubiron : une épouse fidèle, bonne ménagère, économe, qui n'a jamais failli à son devoir, qui n'a jamais fait d'histoires... Sauf que là, elle s'est révoltée, et elle m'a échappé : Elle est sortie du roman !

LEONTINE

Vous voulez me faire croire que c'est un de vos personnages ? Pourtant, quand je suis arrivée tout à l'heure, c'est bien elle que vous sembliez attendre !

MARTIN

Il n'est pas rare qu'un romancier soit visité par ses personnages. C'est la preuve éclatante qu'on a su les animer, les incarner comme des vraies gens !

Léontine semble à demi convaincue.

LEONTINE

Et... cette Marie-Thérèse... Où est-elle maintenant ?

55.ASILE PSYCHIATRIQUE / PARC+VOITURE ALFRED – EXT. JOUR

Alfred sort de l'asile. Il se dirige vers son automobile où l'attend Amandine en faisant les cent pas, les épaules voûtées par l'accablement sous son col de renard argenté.

MARTIN (OFF)

Pendant les premiers jours de l'internement de sa femme, Alfred se demandait s'il oserait profiter de ce douloureux accident pour venir à bout de la résistance de sa belle-mère.

AMANDINE

Alors ?

ALFRED

Elle refuse toujours de vous voir.

AMANDINE

Que dit le médecin ?

ALFRED

Il prétend que la folie peut rendre la santé à certains malades, sous la forme d'une vitalité inconnue auparavant...

AMANDINE

Dans combien de temps?

ALFRED

Il préfère ne pas se prononcer. Mais étant donné son état, ça ne va pas s'arranger du jour au lendemain.

La lueur d'espoir, qui a traversé les beaux yeux coupables, s'éteint.

Alfred ouvre la portière qu'il tient pour laisser monter Amandine. Dans un grand soupir, elle prend place dans l'auto. Alfred ne peut détacher son regard des jambes fines gainées de soie sous la fourrure.

DANS L'AUTOMOBILE

Une larme silencieuse perle et glisse sur la joue poudrée. La détresse semble rendre Amandine encore plus touchante aux yeux d'Alfred. Plus accessible peut-être ?

ALFRED

Chère Amandine... Je suis là, près de vous, tout près... Pour vous épauler....

Il se rapproche d'elle, épaulement contre épaulement.

AMANDINE *(se reculant un peu)*

Ne me tourmentez plus, Alfred.

ALFRED *(se rapprochant d'autant)*

Marie-Thérèse absente, je ne crains plus de l'offenser par mes débordements.

AMANDINE *(protestant en se reculant davantage)*

Vous oubliez que je suis sa mère !

ALFRED

Justement. N'est-ce pas votre rôle de la remplacer au foyer ? ...

AMANDINE

Non ! C'est impossible. Je n'ai pas le droit. Ce serait une chose affreuse, une chose...

Sentant la résistance d'Amandine, Alfred comprend qu'il ne parviendra pas à la persuader. Il se fend d'un soupir hypocrite.

ALFRED

Je sais bien. C'est une rude épreuve. Mais Dieu nous aidera.

Alfred démarre. Amandine s'efforce à un petit sourire qui se veut rassuré.

AMANDINE

Oui. Faisons confiance à Martin pour un dénouement exemplaire.

L'auto s'éloigne dans l'allée du parc vers la grille.

56. LAC DU BOIS DE BOULOGNE – EXT. JOUR

Martin et Léontine sont dans une barque qui glisse sur le lac.

Martin regarde Léontine et son gentil sourire innocent. Tandis qu'il rame, Martin «voit » Léontine, les seins à l'air, avec un air plus du tout innocent...

LEONTINE

Martin ! Attention, attention !

Brusquement arraché à sa rêverie érotique, Martin donne un coup de rame vigoureux pour éviter de se cogner dans une autre barque en train de se ranger pour débarquer. Le type râle.

MARTIN

Pardon ! Désolé !

Martin a débarqué et donne la main à Léontine pour l'aider. Ils font quelques pas vers la buvette.

LEONTINE

Vous étiez en train de rêver, Martin ?

MARTIN

... J'écrivais... Un brouillon.

Le couple s'éloigne. Martin prend Léontine par les épaules et l'embrasse dans le cou. Elle glousse de plaisir faussement pudique.

57.CHEZ SOUBIRON – INT. JOUR

Alfred revient du travail avec un somptueux bouquet de fleurs. Amandine en est touchée, forcément, et lui sourit. Profitant de la brèche, Alfred tente de l'embrasser entre deux portes, lui pétrissant le buste. Amandine, se sentant sur le point de succomber, se reprend in extremis et, lui glissant des mains, s'enfuit en courant...

58.CHEZ MARTIN – INT. FIN DE JOUR

... Sur le même rythme, Martin écrit fiévreusement. Le téléphone sonne. Il ne répond pas. La sonnerie cesse... Puis, reprend. Martin décroche, peu affable.

MARTIN

Et merde ! Allô !

MARCEL (OFF)

Quel accueil !

MARTIN

C'est que tu tombes vraiment mal : Je suis en rut !

MARCEL (OFF)

Je le sentais !

Martin en reste quand même un peu étonné...

MARCEL

J'étais sûr que tu oublierais. En te magnant le train, tu peux y arriver. Y aura tout le gratin. Paulvé sera là aussi. Tu te souviens quand même de notre projet de film...

Martin farfouille dans le tas de paperasses sur son bureau. Il y retrouve en effet l'invitation de La Beauté du Diable.

MARTIN

Mais oui, mais... Pour qu'il y ait un film, il faut que je finisse mon roman. Et justement, je n'en suis pas loin...

MARCEL

Ça va, j'ai compris.

MARTIN

Ne m'en veux pas. Je ne suis pas très à l'aise dans ce genre de pince-fesses, alors que toi... Bonne soirée.

Martin raccroche, le regard perdu sur l'invitation à la première, avec Gérard Philippe, qui semble l'intriguer... lui donner une idée.

59.CHEZ SOUBIRON- INT. NUIT

Alfred ne se décourage pas, au contraire : il assaille Amandine de son désir sauvage que plus rien ne retient. Harcelée jusque dans sa chambre, Amandine réussit à s'en échapper en déshabillé.

Poursuite haletante à travers la maison, bibelots brisés sur le passage du cyclone, cris d'Amandine, et Alfred qui beugle d'une voix enrouée comme un mâle en rut.

ALFRED

Je te veux !

Alfred, en voulant l'attraper, déchire un pan du déshabillé d'Amandine qui dévoile un sein. Ne sachant plus à quel « sein » se vouer, Amandine en appelle au maître de sa destinée.

AMANDINE

Au secours, mon Dieu tout-puissant !

60. CHEZ MARTIN – INT. JOUR

Derrière son sofa, Martin est assis dans un fauteuil, bras sur les accoudoirs, mains croisées, l'air pensif, tout pareil à un psy.

AMANDINE

Je culpabilise affreusement.

MARTIN

Mmm...

Amandine, pareille à une odalisque dans son déshabillée suggestif à demi déchiré par les soins d'Alfred, est étendue sur le sofa de Martin comme sur un divan de psy.

AMANDINE

Je me sens littéralement crucifiée par ce débordement des sens...auquel il m'est bien difficile de résister. Il m'arrive parfois d'être... grisée... par la montée d'un désir... aussi brûlant.

Le chat s'étire avec bonheur sur le roman en cours, avant de se lancer dans une toilette minutieuse.

MARTIN

Mmm...

AMANDINE

Mais... Je résisterai. Je ne succomberai pas.

MARTIN

On va s'en tenir là pour le moment.

AMANDINE

Je compte sur vous pour m'y aider.

Martin le psy raccompagne sa patiente Amandine à la porte.

AMANDINE

Au revoir.

MARTIN

Il me semble que vous oubliez de me payer...

Martin rêve éveillé, ou alors il écrit dans sa tête, allez savoir... Toujours est-il que, dans une vision d'une sensualité troublante, Amandine vient se lover contre lui, tout contre...

Martin l'accueille comme elle le mérite, avec toute la passion qu'un romancier se doit d'éprouver pour sa créature, et ferme les yeux de plaisir en s'enivrant de son joli cou de cygne.

Quand il les rouvre, la réalité s'impose: c'est Léontine qu'il tient dans ses bras. Encore en manteau et chapeau, elle vient apparemment d'arriver.

LEONTINE

Quel accueil, Martin... Vous m'accueillerez toujours ainsi ?...

Pour toute réponse, Martin replonge Léontine dans le baiser.

61.SALLE A MANGER SOUBIRON – INT. JOUR

Du côté Soubiron, le petit-déjeuner est pris dans un silence gris, lourd. Amandine, très pâle, semble souffrante et boit son thé du bout des lèvres. Alfred parcourt nerveusement son courrier et, à sa grande surprise, y trouve une enveloppe adressée à Amandine. On reconnaît l'écriture de Martin. Il lui glisse sur la nappe et tente timidement d'attraper la main qui se tend... Et s'esquive dès qu'elle a saisi la lettre, pour s'éventer avec.

AMANDINE

J'ai une migraine épouvantable.

ALFRED

C'est de ma faute. J'y ai réfléchi toute la nuit : Je vous le promets, je vais cesser de vous importuner.

La surprise fige un instant Amandine, la lettre à la main comme un éventail.

Puis, reprenant contenance, elle s'évente de plus belle, comme si la nouvelle la troublait.

AMANDINE

Je crois, en effet, qu'il vaudrait mieux.

Alfred se lève, avale une dernière goutte de café.

ALFRED

À ce soir, chère Amandine. Pour me faire pardonner ma conduite, j'aurais une petite surprise.

Alfred pousse un soupir à fendre l'âme, et tourne les talons.

Amandine, à l'aide d'un couteau, ouvre impatiemment la lettre : c'est une invitation...

62.CHEZ MARTIN – INT. JOUR

La plume de l'écrivain gratte le papier. Le doux bruit réveille Léontine qui s'étire, comme le chat, dans le lit de Martin.

Drapée comme une déesse antique, Léontine arrive sur la pointe des pieds, et surprend Martin à sa table en l'enlaçant par dessus les épaules.

LEONTINE

Déjà en pleine création ? ...

Sans lever le nez de sa page, Martin continue à écrire. On sent qu'il n'a pas envie d'être dérangé.

MARTIN

C'est un moment clé du roman.

Rapide et légère, Léontine attrape la page en cours et lit à haute voix.

LEONTINE

« C'était une invitation au Gala de La Plume au Vent... »

Elle est coupée sèchement par Martin qui lui reprend la page.

MARTIN

Ne refaites jamais ça, Léontine. Je n'aime pas beaucoup qu'on lise par-dessus mon épaule.

LEONTINE

Qu'on ?... Vous oubliez que c'est moi qui recopie vos manuscrits à la machine, chez Grosset. J'ai la primeur de vos écrits.

MARTIN

Ne vous croyez pas tout permis pour autant.

Léontine se glisse, câline, sur ses genoux. Elle, auparavant si soucieuse du travail du romancier, semble avoir d'autres préoccupations.

LEONTINE

Vous non plus... Maintenant que vous m'avez séduite, Martin, épousez-moi.

Martin s'étrangle presque d'un petit rire (jaune ?).

MARTIN

Comment ça, vous épouser ?

LEONTINE

Tout simplement. Enfin pas trop quand même... Avec la robe blanche et tout ce qui s'en suit...

Réalisant qu'elle est sérieuse, il la coupe, soufflé.

MARTIN

Je... Je ne suis pas le bon cheval, je n'ai pas un sou, vous êtes bien placée pour le savoir.

LÉONTINE *(très sûre d'elle)*

Vous allez devenir célèbre bientôt.

MARTIN *(médusé)*

.....

LEONTINE

Je suis un peu voyante. J'ai aussi interrogé les cartes pour le mariage...

Martin va de surprise en surprise.

MARTIN

Mais... Pourquoi voulez-vous donc vous marier ?

Léontine réfléchit, cherchant une bonne raison.

LEONTINE

Pour faire des enfants, par exemple.

MARTIN

Des enfants ?... Mais, des enfants, j'en ai !

Au tour de Léontine d'être stupéfaite, catastrophée, pas loin d'être bouleversée.

MARTIN

Mes enfants, ce sont mes romans.

Léontine respire, soulagée, mais... boudeuse.

LEONTINE

Vous êtes bien tous pareils. Vous ne pensez qu'à vous.

La jeune femme se lève des genoux de Martin en y abandonnant le drap qui la recouvrait. La voilà nue comme Eve devant le romancier, qui n'en est pas moins homme.

MARTIN

Quel égoïste je fais...

Martin s'agenouille, la tête entre les jambes de Léontine, comme l'enfant qui vient de naître.

LEONTINE

Un jour, peut-être, vous en voudrez un... Imaginez un petit Martin.

Cette perspective fait sourire, peut-être même rêver Martin.

MARTIN

Qui sait ?... Qui sait ce que la vie réserve.

Chaviré par le parfum de femme qui l'enveloppe, Martin ferme les yeux.

63.CHEZ SOUBIRON – INT. JOUR

Alfred rentre à la maison. Il sort de sa poche un joli petit écrin de velours, promesse d'un bijou à celle qu'il appelle.

ALFRED

Amandine...

Il a beau l'appeler et la chercher du salon à la cuisine, elle n'y est pas.

64.CHAMBRE AMANDINE – INT. JOUR

Dans la chambre, où règne un grand désordre féminin, Alfred finit par trouver l'indice, négligemment oublié sur le lit sous des froufrous de soie : l'invitation au Gala de la Plume laisse Alfred perplexe, surtout quand il lit ce qu'a écrit Martin...

MARTIN (OFF)

Je compte sur vous pour être la plus belle des héroïnes de roman...

Le sang d'Alfred lui monte soudain à la tête, sa jalousie se lit dans ses narines qui frémissent de rage.

65.BAR « LA PLUME AU VENT » – EXT. NUIT

Les invités s'engouffrent dans le bar, les femmes rivalisant d'élégance. L'éditeur Grosset arrive en même temps que Martin, en smoking.

L'EDITEUR

Ah ! Martin ! Vous connaissez mon épouse.

Martin s'incline devant Madame Grosset, une étrange copie de Marie-Thérèse...

MARTIN

Ravi de vous revoir, chère madame. Je ne résiste pas au plaisir de vous révéler que vous m'avez inspiré un de mes plus beaux personnages...

MADAME GROSSET (flattée)

... Qui ne meurt pas, j'espère.

L'EDITEUR

Dans le nouveau roman de Martin, on se révolte contre la mort, au contraire ! N'est-ce pas ?

MARTIN

A vrai dire, on se révolte contre beaucoup de choses. Notamment, on y dénonce avec éclat l'oppression où les exploiters de l'art et de la pensée tiennent les écrivains !

L'insolence du romancier déclenche chez Madame Grosset un léger gloussement à l'encontre de son mari.

66.CHEZ MARTIN – INT. NUIT

... Martin rit silencieusement de sa dernière trouvaille. Sur le lit, champ de bataille de draps après l'amour, Léontine dort. Se servant de son joli derrière comme écritoire, Martin est en pleine création. Sa plume vole sur le papier.

MARTIN (OFF)

Le Gala de la Plume au Vent était une très grande manifestation littéraire, d'un retentissement considérable.

67.BAR « LA PLUME AU VENT » – INT. NUIT

MARTIN (SUITE OFF)

On y croisait écrivains, poètes, toute la fine fleur de l'esprit.....

Le gala bourdonne comme une ruche autour des petits fours et du champagne.

LE POETE

Moi, mon poème part de la conscience obscure des végétaux. A force d'être abattus, pour être transformés en meubles, les arbres finissent par s'adapter. Plutôt que d'être arrachés à leur milieu naturel, ils poussent en forme de commode ou de bureau. Si bien que les hommes ne les coupent plus : ils trouvent plus simple de vivre dans la forêt... C'est la réconciliation avec la mère nature

Autour du poète on se pâme, on applaudit.

UNE ADMIRATRICE

Détachez-nous deux ou trois vers...

LE POÈTE (se rengorgeant)

« Brisant des nombres d'or le cercle maléfique... »

Le poète s'interrompt car tous ont tourné la tête vers une rumeur d'admiration qui se propage à l'entrée d'Amandine au Gala, suivie d'un grand silence.

Aucune des femmes présentes ne peut rivaliser avec sa beauté et son sex-appeal.

Martin, fier comme Artaban, se détache et vient à sa rencontre. Il lui fait un baisemain.

L'éditeur Grosset n'y résiste pas et en profite pour laisser tomber son épouse.

68.CHAMBRE SOUBIRON – INT. NUIT

On dirait qu'Alfred a perdu la tête : il prend son revolver dans le tiroir...

69.BAR « LA PLUME AU VENT » – INT. NUIT

Grosset brosse son auteur dans le sens du poil en s'inclinant profondément devant Amandine.

L'EDITEUR

Je ne peux que m'incliner devant une création aussi admirable, sublime...

Il est coupé dans son élan par l'intrusion inopinée d'Alfred Soubiron. Fou de jalousie, il vient chercher la fugueuse en brandissant le revolver menaçant sur son créateur, devant l'assemblée paniquée.

Comme Martin le regarde droit dans les yeux sans ciller, Alfred, le provoquant, retourne l'arme contre Amandine.

Un murmure collectif s'élève du public horrifié, tandis que l'éditeur s'insurge.

L'EDITEUR

Martin ! Faites quelque chose, bon sang, après tout ce sont vos personnages !

Amandine s'est figée avec un regard de martyre.

MARTIN (assez excité)

Si vous saviez comme je regrette, amèrement, de n'avoir pas eu l'audace d'en faire mourir au moins un !
Mais je sens le dénouement proche ...

L'EDITEUR

Ah non !

S'interposant brusquement, l'éditeur envoie au tapis le pauvre Alfred.

Amandine, bouleversée, vient pourtant l'aider à se relever pour quitter la salle avec lui. Grosset en bredouille.

L'EDITEUR

Vous n'allez tout de même pas partir avec ce fou furieux...

Sans un mot, soutenant Alfred et son air misérable, Amandine fait sa sortie dans le silence général, comme envoûté, que l'éditeur brise d'un soupir.

L'EDITEUR

Quelle femme...!

70. RUE/VOITURE ALFRED – EXT. NUIT

Amandine est au volant : elle conduit, l'air digne, très droite et sûre d'elle comme jamais auparavant. Ce n'est pas le cas d'Alfred qui sanglote sur son épaule.

ALFRED

J'ai tellement honte... Un accès de désespoir... Je n'en peux plus. Comment faites-vous pour être si forte ?

AMANDINE

Pour résister j'ai trouvé une parade... cruelle...je l'avoue. Je m'efforce de penser à... qui je suis, vraiment.

71. BAR « LA PLUME AU VENT » – INT. NUIT

Le « poète » a été délaissé au profit du romancier. Un petit cercle à présent bourdonne autour de Martin.

ADMIRATRICE

C'est fou comme elle ressemble à cette actrice d'avant-guerre, Amandine Godard.

ADMIRATRICE

Qu'est-ce qu'elle est devenue?

MARTIN

Une héroïne de roman...

Ces dames se pâment... Mais ces messieurs ne sont pas de reste.

ADMIRATEUR

Vous avez su l'incarner avec tant de force...

ADMIRATEUR

Je dirais même...d'authenticité !

ADMIRATEUR

Elle est plus vraie que nature !

Martin sourit béatement en trinquant au champagne, mais Grosset entraîne son auteur par le bras pour s'entretenir en aparté avec lui.

L'EDITEUR

Je ne permettrai plus à personne de dire que vous êtes à côté de la vie ! D'ailleurs - afin de mieux l'étudier, pour le lancement du livre et la publicité -, j'aimerais... vous « emprunter » Amandine... Si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

Le premier instant de surprise passé, Martin a un petit sourire qui trame un mauvais coup.

MARTIN

Cela dépend plus d'elle que de moi.

Grosset fronce ses sourcils broussailleux comme s'il ne saisissait pas vraiment de quoi il retourne. Martin ne lui laisse pas le temps d'en savoir plus.

MARTIN

D'ailleurs, vous voudrez bien m'excuser, j'ai encore deux ou trois choses à peaufiner avant le mot de la fin.

Martin tourne les talons, et quitte rapidement le gala de la plume au vent.

72.CHEZ SOUBIRON – INT. NUIT

Alfred et Amandine viennent de rentrer. Devant le grand miroir, elle se débarrasse de son col de renard argenté, remet d'un geste gracieux ses cheveux en place. Alfred en profite pour lui glisser autour du cou le bijou qu'il lui destinait, un collier précieux de joailler.

AMANDINE

Vous avez fait une folie.

Néanmoins, Amandine ne peut résister à admirer le collier qu'elle effleure du bout des doigts.

ALFRED

C'est vous qui me rendez fou, Amandine.

AMANDINE

Ce n'est pas moi, Alfred, ce n'est que l'apparence de moi. Si, par magie, je redevenais celle que j'étais avant l'opération, votre belle-mère de 69 ans, le charme serait rompu... Ne croyez-vous pas?

Alfred se sent embarrassé forcément par ce discours inattendu, d'autant plus que, au mot « magie », Amandine a claqué des doigts et est redevenue le temps d'un instant presque hallucinatoire, la vraie Amandine... Alfred se racle la gorge : sa voix semble soudain être « hors » de son personnage, comme un acteur qui fait relâche un instant.

ALFRED

Je pense que Martin s'est trompé, là. Cette réplique de... « vieux sage », dans votre bouche si jeune, si charmante, si désirable...

AMANDINE

Je crois qu'en chaque femme, et à tout âge, veille un « vieux sage », comme vous dites. Cependant... Je reconnais que vous avez déclenché en moi une inflammation tardive.

Amandine, comme si elle commençait un striptease, ouvre doucement la fermeture éclair de sa robe... Mis à l'épreuve, le pauvre Alfred déglutit.

ALFRED

Ah oui... Il m'avait semblé en effet que...

La robe glisse, découvrant les dessous affriolants d'Amandine.

AMANDINE

Aussi, pour ne pas avoir de regret, j'ai décidé de... de prendre mon désir en main, une fois pour toutes.

Elle s'approche sensuellement pour joindre l'acte à la parole... Alfred en reste le souffle coupé.

73.CHEZ MARTIN – INT. AUBE

Léontine dort dans les draps froissés, le chat aussi au pied du lit. Seul Martin a les yeux grands ouverts.

Contre toute attente, on frappe à sa porte, des petits coups discrets, comme pour ne pas déranger, mais des petits coups pressants tout de même... Intrigué, Martin va ouvrir, et tombe nez à nez avec Grosset qui a visiblement la tête d'une nuit sans sommeil.

L'ÉDITEUR

Désolé de vous réveiller... Je peux entrer ?

Martin retient Grosset dans l'entrebâillement de la porte à cause de Léontine.

MARTIN

C'est à dire que... Je suis en plein travail.

L'ÉDITEUR (*fébrile*)

Justement. Où en êtes-vous avec Amandine ?

MARTIN

Nous concluons.

74. CHEZ SOUBIRON – INT. NUIT

Alfred gémit, le nez entre les seins d'Amandine.

ALFRED

Vous... vous cédez enfin... à mon désir.

AMANDINE

Non... Au mien.

Elle le pousse à s'agenouiller, et renversant son visage en arrière, s'abandonne avec délice à la volupté.

75. BOIS DE BOULOGNE/ LAC – EXT. JOUR

L'éditeur et son auteur courent autour du lac. Enfin, plutôt Martin. Car, contrairement à la première fois, il est en pleine forme... Pas Grosset qui souffle comme un vieux phoque fatigué en traînant son tourment.

GROSSET

Ce n'est pas bon pour la publicité du roman. Voilà une héroïne magnifique qui résiste à l'insistance odieuse de son gendre, et d'un seul coup, patatras ! Elle succomberait à... à l'indécence, à l'immoralité ? Non, c'est impossible, ce serait même... obscène !

MARTIN

Ces choses-là se produisent plus souvent qu'on ne le dit.

GROSSET

Précisément : Ce sont des choses qui ne se disent pas.

MARTIN

C'est une question de point de vue. On a tendance à négliger trop souvent le désir féminin.

L'EDITEUR

Vous ne me ferez pas croire qu'Amandine partage la passion de ce... Soubiron !

MARTIN

Non.

L'EDITEUR

Alors quoi? Ce n'est pas le genre à avoir le feu aux fesses.

MARTIN

... Un peu tout de même.

L'EDITEUR

Avec moi, elle est charmante, certes, mais distante, inaccessible !

76. EDITIONS GROSSET/BUROU SECRETAIRE – INT. JOUR

L'éditeur et son auteur viennent d'entrer. Grosset est en pétard : il « fume » de jalousie, et passe devant sa secrétaire comme si elle n'existait pas.

L'EDITEUR

Pour le lancement du roman, il serait préférable que j'aie une connaissance... plus approfondie...

MARTIN

Que vous arriviez à la pénétrer en quelque sorte.

Martin salue, d'un sourire complice, Léontine que cette entrée en matière laisse perplexe.

L'ÉDITEUR (*confus*)

Si on peut dire. (*soudain péremptoire*) Et vous devez m'aider.

Martin suit Grosset dans son bureau.

MARTIN

Moi ?!

La porte du bureau de Grosset se referme.

77.BUREAU EDITEUR – INT. JOUR

Grosset va directement vers le flacon en cristal taillé ; il retire le cabochon qu'il pointe sur Martin avec insistance.

L'ÉDITEUR

Oui, cher ami, vous ! Vous avez le moyen de changer la situation.

Grosset se sert un fond de whisky. Il se tait et paraît attendre que le romancier devance ses pensées, lui évitant ainsi d'en porter la responsabilité. Mais Martin ne cille pas et fait celui qui ne comprend pas. Grosset pousse un soupir à fendre l'âme, avant d'avalier cul sec l'alcool, comme pour se donner du courage.

L'ÉDITEUR

Cet Alfred mérite une sanction pour sa conduite inqualifiable. Vous voyez ce que je veux dire...?

Un imperceptible sourire dans le regard, Martin, qui a parfaitement saisi vers quoi Grosset veut le pousser, le pousse à bout par son silence.

L'ÉDITEUR

Débarrassez-moi de Soubiron, et Amandine sera toute à moi !

MARTIN

Mais...

L'ÉDITEUR

Oh ! Je sais ce que vous pensez... C'est écrit dans votre contrat : pas de mort ! Il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas.

Martin laisse passer le temps d'une respiration que Grosset suspend à la décision de l'auteur. Puis, il laisse tomber le couperet.

MARTIN

Désolé, mais cette suggestion arrive trop tard. Je viens de mettre le mot fin à mon roman.

INSERT FENÊTRE

*Gros plan sur le dernier mot du manuscrit en lettres majuscules : **VOLUPTÉ.***

L'EDITEUR

Comment ça : Volupté! C'est votre dernier mot ?!

MARTIN

Oui.

Bien décidé, Martin tourne les talons et sort du bureau.

78. PLACE « LA PLUME AU VENT » – EXT. JOUR

Grosset rattrape Martin qui traverse déjà la place.

L'EDITEUR

Vous pouvez rajouter un chapitre, un épilogue si vous préférez : Soubiron a déjà eu une espèce de souffle au cœur, il peut très bien rechuter. Tout peut encore arriver...

MARTIN

Non. J'ai déjà fait trop de concessions. D'ailleurs, c'est vous qui aviez raison : la légèreté, il n'y a que ça de vrai !

L'EDITEUR

Je sais, je sais, mea culpa... Je suis prêt à doubler la mise s'il le faut !

MARTIN

Mais je ne suis pas à vendre : Je suis libre ! Comme mes personnages.

Grosset semble soudain perdre la tête.

L'EDITEUR

Faites-moi entrer dans votre roman.

MARTIN

Monsieur Grosset... On n'entre pas dans un roman comme dans un moulin.

Léger et libre comme l'air, Martin disparaît au tournant d'une rue.

Sous le choc, Grosset reste tétanisé, avant de porter la main à son cœur qui se serre soudain, au bord de l'attaque.

79. EDITIONS GROSSET - EXT/INT. JOUR

« AMANDINE » est un énorme succès. Dans la cour s'étale une longue file d'attente de lecteurs, enfin surtout des lectrices qui font la queue pour obtenir une dédicace de l'auteur.

A l'intérieur, sous la houlette de Léontine, et sous le portrait de l'éditeur Grosset barré d'un ruban de deuil, Martin se prête au jeu d'une « signature ».

LECTRICE (MARIE)

Vous m'avez donné le courage de faire ce que je n'osais pas. C'est comme une renaissance...

Martin sourit en regardant le pansement qui cache le nouveau nez de la jeune femme. Il écrit sa dédicace en la lisant à voix haute.

MARTIN

Pour Marie... et son nouveau nez.

LECTRICE (MARIE)

Merci.

Rougissante, Marie reprend le roman signé qu'elle serre contre son cœur, fasciné par le romancier. Gentiment poussée par Léontine, elle finit par bouger, laissant sa place à la suivante. Martin saisit sur la pile un énième roman qu'il ouvre à la page de garde en débitant un peu mécaniquement :

MARTIN

Je dédie le roman à...

VOIX AMANDINE (OFF)

Amandine.

Martin lève les yeux, et contre toute attente, tombe sur la vraie Amandine, avec son âge, sans chirurgie esthétique, et... Comment dire ? Différente de la première fois (s.1) moins apprêtée, moins dissimulée, et plus belle.

LA VRAIE AMANDINE

Je vous remercie de m'avoir ouvert les yeux. Grace à vous, j'ai compris que la vraie jeunesse, la vraie beauté, sont celles du cœur.

Martin la regarde, ému, et sans mot. Il écrit sa dédicace en silence.

MARTIN (VOIX INTERIEURE)

Pour la vraie Amandine... Surtout ne changez rien !

Martin tend le roman à Amandine. Elle a les yeux qui brillent d'un éclat très lumineux, comme éclairés de l'intérieur par une vitalité nouvelle.

80.PLACE/BAR « LA PLUME AU VENT » – INT/EXT. JOUR

C'est le mariage de Martin et de Léontine, à la bonne franquette, mais avec la robe blanche « et tout ce qui s'en suit ». Tout l'orchestre de jazz fête l'événement. On boit, on trinque, on danse, ça swingue... Marcel est en grande conversation avec Martin.

MARCEL

J'ai réfléchi au film que je voudrais faire : ce serait...
Un film dans le film.

MARTIN

C'est-à-dire?

MARCEL

Comme ton histoire de personnage qui déboule dans la vraie vie.

MARTIN

Il y a un risque : la réalité et la fiction sont si étroitement mêlées qu'on ne sait plus dans quelle dimension on est.

MARCEL

C'est exactement comme ça que je conçois le cinéma : le 7^{ème} art ! La 7^{ème} dimension ! Ce serait bien d'ailleurs comme titre, qu'en penses-tu ?

MARTIN

La 7^{ème} dimension ? Un peu pompeux peut-être... Un peu didactique.

MARCEL

Ah oui, tu trouves ? Didactique...

MARTIN

On n'est pas là pour donner une leçon de cinéma ou d'écriture. On est juste là pour faire des histoires.

Ils sont interrompus par Léontine qui entraîne, sans appel, son mari dans la ronde tourbillonnante de la fête.

FIN

